

Marie-Hélène Moreau

Téléréalité

Roman



Écritures

L'Harmattan

Téléréalité

Écritures

Collection fondée par Maguy Albet

- Duperray (Françoise), *Dans le souffle des vagues*, 2017.
Morin (Claude), *Loin de la violence*, 2017.
Boxberger (Pierre), *Lola ou le contrat de méfiance*, 2017.
Derville (Paul), *Bouromka*, 2017.
Lebel (Dominique), *Bitume ou L'enfer de la route*, 2017.
Gontard (Marc), *Granville Falls*, 2017.
Estragon (Gérard), *À l'étape et autres nouvelles*, 2017.
Henri (Christian), *Marrakech photo*, 2017.
Jullien (Claudine), *Comme un verre brisé, des éclats de mémoire*, 2017.
Hillion (Joël), *Une île sur le fleuve*, 2017.
Winling (François), *L'âge d'or de l'avenir*, 2017.
Labbé (Michelle), *Le brise-lames*, 2017.
Rigot-Muller (Hervé), *Des gens sans histoire*, 2017.
Nouvelot (Eudes), *La maison sur la plage*, 2017.
Layani (Jacques), *Des journées insolites*, 2017.

*

**

Ces quinze derniers titres de la collection sont classés par ordre chronologique en commençant par le plus récent.

La liste complète des parutions, avec une courte présentation du contenu des ouvrages, peut être consultée sur le site www.harmattan.fr

Marie-Hélène Moreau

Téléréalité

Roman

L'Harmattan

Du même auteur

Trio de fortune (collectif), recueil, Éditions du Bord du Lot, 2016.

Ecrits vains d'écrivains (collectif), nouvelle, Éditions du Bord du Lot, 2017.

Reste avec moi, nouvelles, L'Harmattan, coll. « Nouvelles nouvelles », 2017.

© L'Harmattan, 2017

5-7, rue de l'Ecole-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.editions-harmattan.fr>

ISBN : 978-2-343-13372-0

EAN : 9782343133720

— Bonjour. Entrez et asseyez-vous. Votre nom, c'est bien Loubins ? Ça se prononce comme ça, ou il faut prononcer le "s" ?

— Oui, oui, comme ça. Juste comme ça s'écrit, sans prononcer le "s". Bonjour.

Je m'assois sur la petite chaise grise, juste en face du bureau, et j'essaie de caser mes jambes dans l'espace restant libre. Contre toute attente, j'y parviens en me mettant légèrement de profil, les genoux collés à la paroi métallique. Je ne lui serre pas la main, elle ne m'a pas tendu la sienne. Occupée à fourrager dans ses papiers, c'est à peine si elle m'a regardé. On doit tous se ressembler, j'imagine.

— Bon, on va reprendre ensemble votre CV. Qu'est-ce que vous pouvez m'en dire ?

— Ben...

Je n'ai jamais été très à l'aise à l'oral. Mon truc, ce serait plutôt l'écrit. Seul devant mon cahier, dans le silence de ma chambre, je mâchouille mon stylo jusqu'à ce qu'il en sorte des mots. Ceux que j'ai dans la tête, un peu dans le désordre, et qui soudain sont là, sur le papier, sagement alignés.

Mais là, dans ce petit bureau gris où l'on a eu du mal à faire entrer une table et deux chaises, cette femme à l'air revêche - peut-être est-ce simplement la fatigue ? - qui me demande de lui parler de moi, je ne me sens pas au maximum de mes capacités. Loin de là. Il faut dire que j'ai toujours douté de mes capacités, et personne n'a

jamais vraiment essayé de me persuader du contraire. A part maman.

Et puis mon père bien sûr, lorsqu'il était encore là. Ça fait un bail, déjà.

— Bon, on va le prendre autrement si ça peut vous aider. Parlez-moi un peu de vous. Quelles qualités principales pensez-vous avoir ?

— ...

La femme me regarde maintenant. Elle tente même un sourire. Pour me mettre à l'aise, j'imagine. Mais rien ne sort. Elle ne se décourage pas pourtant, et je voudrais tellement lui faire plaisir. Alors je me concentre.

— Vous diriez que vous êtes plutôt persévérant ? Perfectionniste ? Minutieux, peut-être ? Je ne sais pas moi... ponctuel ?

— Oui, ponctuel, je suis ponctuel. Et calme aussi. Je suis calme.

— C'est bien. Mais vous savez qu'il faut être dynamique dans ce travail. Quand plusieurs commandes arrivent en même temps, il ne s'agit pas de traîner.

— Oh oui, pas de souci là-dessus ! Quand je dis calme, ça ne veut pas dire fainéant. Ce que je veux dire, c'est qu'il en faut vraiment beaucoup pour m'énervier, vous voyez ?

Elle ne répond pas et replonge le nez dans mon dossier. Je la vois griffonner quelques mots que j'essaie de lire à l'envers, l'air de rien, mais elle relève la tête avant que je n'y parvienne. Son regard me scrute, suspicieux soudain.

— Oui, je vois. Bon... revenons à votre CV. En dehors de votre parcours scolaire, je ne vois aucune activité professionnelle mentionnée. Vous avez presque

dix-neuf ans, pourtant. Même pas des petits boulots, l'été ?

Je ne me suis pas préparé à ce genre de questions, alors je réfléchis, fébrile, à la meilleure réponse à donner. La moins mauvaise, en tout cas. Je ne veux pas trop m'appesantir sur mes études - le terrain est glissant -, et je ne peux quand même pas lui dire que je passe mes journées à ne rien faire à part traîner de temps en temps avec des copains, jouer à des jeux sur ma console et regarder la télé ! Parler lecture me paraît hors sujet dans le contexte, quant à l'écriture... Mon regard se perd un instant à travers la vitre, juste derrière elle, et s'arrête sur le champ qui borde la route d'accès à l'entreprise.

— J'aide mes parents aux champs.

A ces mots elle se fige, interdite, et malgré l'habitude qu'elle doit avoir de poser des questions, détecter des mensonges, elle met quelques secondes à enchaîner, cette fois.

— Ah bon ? Vos parents sont agriculteurs ?

— Oui, c'est ça, agriculteurs.

Elle me regarde toujours, semblant attendre une suite, et je cache entre mes jambes des mains qui n'ont pas l'air d'avoir souvent fait les moissons.

— C'est dur, vous savez, de s'occuper d'une ferme. Enfin... vous ne pouvez pas savoir, bien sûr. Mon père n'est plus tout jeune, alors je l'aide comme je peux, pendant les vacances, le soir, les week-ends. Mon frère est trop jeune et puis ma mère..., elle a mal aux jambes, alors c'est moi qui m'y colle.

— Mais si vous travaillez, ils feront comment vos parents ? Nous avons besoin de pouvoir compter sur nos salariés, vous savez.

— Oh oui, bien sûr, pas de souci ! Mon frère est grand maintenant, il peut me remplacer. Je parlais d'avant, en fait. Maintenant, c'est à son tour d'aider. Lui, il veut reprendre la ferme, alors...

Je tenais mon sujet et ne le lâchais plus, fier de ma trouvaille. J'avais ramené mon père, je m'étais inventé un frère et une ferme - je trouvais le terme un peu étrange, désuet presque, mais je n'avais rien trouvé d'autre sur le moment, exploitation agricole aurait fait trop technique... -, j'étais intarissable. Je devais juste faire attention à ne pas trop tomber dans les clichés - c'est mon petit défaut lorsque je me laisse aller -, ça nuit à la crédibilité de l'ensemble.

J'aurais pu tenir encore longtemps si elle ne m'avait soudain interrompu.

— Mais vous n'habitez pas avec eux ?

— Ben si, bien sûr.

— L'adresse, sur votre CV....

Comme pour me prendre à témoin, elle l'a tendu vers moi, sa question en suspens, mais ce n'est pas ça qui allait me démonter. Au point où on en était - ma mère était devenue arthritique soudainement, pardon maman... -, je n'étais plus à un mensonge près, et la réponse fusa, presque malgré moi.

— C'est chez mon oncle. Vous comprenez... J'ai pensé que ça ferait mieux une adresse en ville pour trouver du travail.

Le coup de la discrimination, ça marche toujours. La femme a souri d'un air entendu avant de refermer le dossier devant elle.

— Oui, je comprends. Mais il ne faut pas avoir honte de vivre à la campagne. Et puis, vous savez, tous les

quartiers en ville n'ont pas forcément bonne réputation... Alors l'un dans l'autre, comme on dit...

A mon tour, j'ai souri d'un air entendu, comme une connivence entre nous. Je crois que ça lui a bien plu.

— Bon, passons. Pour être honnête, nous recrutons essentiellement sur des postes de manutentionnaires, alors nous ne sommes pas très regardants sur les CV. L'important est que vous soyez ponctuel, sérieux et rapide.

— C'est tout moi ! Pas de souci.

— Parfait. Bon, écoutez, on va faire un essai. Vous pouvez commencer mardi ?

— Oui, sans problème. Lundi même, si vous voulez.

— En fait, vous serez sur les horaires du mardi au samedi. L'équipe de six heures le matin à treize heures, une demi-heure de pause.

— Ça m'arrange pas trop le samedi...

— Désolée, mais je n'ai que ça à vous proposer. Vous n'avez pas d'enfant, ça ne devrait pas vous poser de problème. Et puis vous aurez vos après-midi de libres, ce n'est pas rien. C'est d'accord ?

— Ben d'accord alors. Et pour le salaire ?

— Le SMIC. Nous n'exigeons aucune qualification, alors il ne faut pas vous attendre à mieux. Ce sera pareil ailleurs, vous savez, et chez nous, la pause est comptée comme temps de travail.

— Bon ben, d'accord, alors.

Je ne m'étais pas trouvé très percutant sur le moment, mais étais-je en position de discuter ?

Avec soulagement, j'ai réussi à déplier mes jambes, me lever et sortir du bureau à reculons sans trébucher. Le coup des parents agriculteurs avait vraiment été un coup de génie. J'étais assez content de moi. Machiavel !

On avait étudié ça en français, je me souviens. Enfin non, c'était peut-être en histoire, je ne sais plus... Enfin bon, disons que je me suis pris pour un gars un peu malin, pour une fois. Ce n'est pas si souvent.

— ... Et n'oubliez pas d'amener tous les documents mardi prochain. On vous attend à six heures précises. Vous verrez avec le chef d'équipe pour démarrer. Il s'appelle Michel. Vous viendrez me voir pendant votre pause, on s'occupera de la paperasse.

J'aime regarder le paysage défiler par la fenêtre. Je ne sais pas, ça me détend. J'appuie mon front sur la vitre, et mes yeux se perdent dans le vague. Ils essaient de capter des choses et des gens qui apparaissent et disparaissent bien trop vite pour que j'arrive à voir quelque chose de précis. Ils me font presque mal au bout d'un moment. Mais je continue.

Quelques ombres mouvantes, parfois, attirent mon regard. Je leur invente des vies, des raisons pour lesquelles elles pourraient être là, à marcher le dos courbé sur ce trottoir gris, ou bien d'un pas rapide car elles sont en retard ou simplement pressées comme elles le sont souvent. Peut-être un rendez-vous, un ami, un colis à chercher, un enfant qui attend. Mais déjà, elles sont loin, je passe à la suivante qui elle aussi s'éloigne. A peine l'ai-je vu que tout recommence, déjà. Mais je ne me lasse pas.

Souvent, il n'y a personne. Les heures de mes passages sont des heures de désert. Tout le monde est déjà au travail, à l'école, personne ne traîne dehors. A part dans les parcs peut-être, lorsque le soleil brille. Mais par là où je passe, je ne croise aucun parc. Juste des bâtiments en longue file indienne, comme une succession de boîtes de métal, des routes, des croisements, et des feux rouges aussi. Pourquoi dit-on feu rouge, au fait ? Ils sont verts, souvent... Je ne sais pas. Toujours cette façon, et c'est aussi la mienne, de voir les choses sous leur jour le plus sombre.

Non, il n'y a personne la plupart du temps. Alors mes yeux s'accrochent à ces publicités, ces panneaux de métal, tout le long de la route. Ils sont tellement nombreux qu'on ne les lit même plus, mais ça fait de la couleur. Comme une distraction. Qui peut bien vouloir payer pour installer ici une publicité et se noyer ainsi dans la masse des messages que personne ne lit ? J'avais remarqué, cela dit, celle de ce restaurant, ce qui prouve finalement qu'ils servent, ces panneaux. Et s'ils mettent des couleurs, c'est pour qu'on les remarque, le leur plus que les autres. C'est ce qu'ils se disent tous. Une sacrée marmelade, au final.

Derrière les panneaux, il y a des hangars. Des hangars pour des entreprises, des magasins. Des hangars pour des jeux d'enfants, des jeux de grands. Des hangars à perte de vue. Un océan de tôles, jeu de Lego géant perdu sur le bitume où seul le gris domine. Alors heureusement que les panneaux sont là, des taches de couleurs qui rendent le lieu plus gai, même si tout cela ne va pas bien ensemble. Mon regard se perd le long de ces hangars, fouille les recoins sombres et tente de percer les secrets qu'ils renferment par les portes entrouvertes, recherche inconsciente d'une trace de vie. En vain. Je me contente, alors, d'observer les parkings.

Car il y a un parking devant chaque hangar, avec des places bien nettes, peintes en blanc sur le sol afin que les voitures s'alignent sagement et que rien ne dépasse. C'est pour cela que les gens viennent ici. C'est parce que c'est pratique. Ils sortent de leur maison, montent dans la voiture, et se garent devant. Pas besoin de chercher, ni de marcher des heures. C'est pratique, oui. Enfin... pour ceux qui ont une voiture, bien sûr. Moi, je n'en ai pas. Trop cher. J'ai mon permis, par contre. Maman me

l'a payé. Elle dit que c'est indispensable pour trouver du travail. Mais comme je n'ai pas les moyens d'avoir une voiture - et elle n'a pas les moyens de m'en acheter une -, je me demande parfois à quoi ça peut servir. A avoir l'air moins con, sans doute. Juste pauvre.

Je ne connais pas bien ce coin. Ce n'est pas loin de chez nous pourtant, mais vous savez ce que c'est, chacun dans son quartier, ses petites habitudes. J'y suis venu avec maman quelques fois. Rarement. Car comme je viens de le dire, on n'a pas de voiture. Alors on reste dans notre quartier, même s'il n'y a pas grand-chose. Il n'y a pas de hangar, par exemple. Pas comme ceux d'ici.

Je les regarde défiler derrière la vitre. J'essaie de deviner ce que chacun d'entre eux cache derrière ses tôles d'acier. J'imagine des rayons tout le long de ces tôles, et dessus, tout un tas de produits qu'avec maman, on aimerait bien acheter. Des chaînes hifi, des télé, des appareils électroménagers. Par exemple, le robot qu'elle rêverait d'avoir, mais elle trouve que c'est cher. Et aussi, la cuisine est petite. Il faudrait presque aller dans le salon préparer le repas avec un robot comme ça sur le plan de travail mais ça la fait rêver, malgré tout. Rêver d'une grande cuisine, dans une belle maison et un jardin devant, le robot, posé là. Ce rêve lui suffit.

Je regarde défiler les hangars, et je rêve moi aussi. Je rêve d'avoir tout ça un jour. Je me promènerais le long des étagères et je prendrais tout ce dont j'ai envie, comme dans ce vieux film - un vieux film en noir et blanc dont le titre m'échappe - où un type enfermé dans un grand magasin s' imagine quelques heures être le roi du monde. Je m'endormirais presque.

C'est dans un hangar comme ça que je vais travailler. "Préparateur de commandes", ça s'appelle. C'est classe comme nom, même si je sais que c'est un petit boulot. Je ne suis pas dupe. Elle n'a pas essayé de m'avoir avec ça, d'ailleurs, la dame - je ne sais plus son nom -, elle a bien dit "manutentionnaire". Mais quand même, j'aime bien le terme.

Si j'ai bien compris, je vais récupérer des listes de commandes arrivées sur un ordinateur, courir dans le hangar à la recherche des produits de la liste pour les ramener jusqu'au point de départ, les cocher sur la liste puis, lorsqu'elle sera entièrement cochée, je mettrai tout dans un carton de la bonne taille - c'est ce qui me paraît le plus compliqué -, et je collerai dessus une étiquette, sans oublier, avant de le fermer, d'ajouter la facture que j'aurai imprimée. Le truc, c'est s'il manque un produit. Alors là, il faudra que je le mentionne sur l'ordinateur pour qu'un message type s'affiche sur la facture, mais c'est à peu près le seul cas particulier. Enfin... d'après ce que j'ai compris. Ça n'a pas l'air sorcier, il faut juste avoir de bonnes chaussures, et de ce côté-là, je suis bien équipé.

Mon hangar est le plus grand de tous ceux que je croise sur la route. Je ne dis pas ça parce que j'en suis fier, non. C'est juste pour le situer. A part ça, il est gris, comme les autres, mais sans beaucoup de couleurs sur le panneau, devant. C'est normal, on n'essaie pas d'y attirer du monde dans ce hangar-là. Il n'y a rien à vendre. Les gens qui viennent ici sont tous des gens comme moi. Enfin je suppose... car pour l'instant, je n'ai vu personne, à part la dame du recrutement qui passe ses journées à rencontrer des gens comme moi, justement, pour remplir les cartons qui partiront ensuite

dans les camions garés juste derrière. Je les ai aperçus en partant, sagement alignés devant de grands rideaux. Mais je n'ai vu personne autour, ils doivent être dedans. Les gens.

Je serai parmi eux bientôt, et des gens dans le bus scruteront ce hangar, se demandant peut-être ce qui se passe dedans. Ou pas. Car franchement, ça intéresse qui ?

C'est Ludo qui m'a branché sur ce plan. Il en avait entendu parler par son frère qui a un copain dont le cousin a travaillé là, il paraît. Enfin, je crois... Je ne le connais pas le cousin, alors je ne pourrais pas le reconnaître s'il y travaille toujours, mais ce n'est pas très grave. Après tout, je ne vais pas là-bas pour me faire des amis.

Ludo, lui, ça ne l'intéressait pas. Trop loin, trop mal payé. Trop tôt le matin aussi, connaissant Ludo. Une vraie marmotte ! Il faut dire que pour être là-bas à six heures pétantes, il faut se lever tôt. Surtout moi qui n'ai ni voiture, ni scooter. Le premier bus passe vers cinq heures trente. Le 124. Il m'emmènera juste à temps s'il n'est pas en retard. Il est direct, alors je ne vais pas me plaindre.

Une pluie fine commence à tomber. Les gouttes strient la vitre du bus, rendent le paysage irréel et paradoxalement, moins laid. Il y a l'odeur, aussi, qui a changé. Une odeur d'orage légèrement moite comme seuls en produisent les orages d'été. La route est devenue noire soudain, et dessus, les voitures ressemblent à de petits insectes aux antennes fébriles. Une buée épaisse recouvre désormais les vitres, et je passe ma main sur la surface froide pour conserver une

fenêtre d'observation sur la vie au-dehors. Non pas qu'il y ait grand-chose à voir dans ce coin, mais il n'y a pas grand-chose à voir à l'intérieur non plus.

J'ai hâte, soudain, de retrouver maman. Elle sera tellement heureuse d'apprendre la nouvelle ! Le simple fait de penser à elle me fait du bien, et je souris tout seul, la tête appuyée sur la vitre.

On n'en parle jamais, mais je sais que me voir désœuvré l'inquiète. Je le vois bien. Elle se retient souvent, en rentrant du travail, de me demander si j'ai regardé les annonces, si j'ai appelé des gens. N'importe quoi qui pourrait faire que quelque chose se passe. Je lui ai déjà expliqué, pourtant, que ça ne servait à rien. Il faut connaître du monde. La preuve, c'est comme ça que j'ai su qu'ils cherchaient quelqu'un pour les commandes, au hangar. Pas la peine de perdre son temps à écrire ou à téléphoner.

Elle est naïve parfois, maman. Mais je sais que c'est parce qu'elle se fait du souci pour moi, et ça me touche. Alors lorsque j'entends son pas sur le palier, les clefs qu'elle sort de son sac, j'ai juste le temps d'éteindre l'écran pour foncer dans ma chambre. Elle n'est pas dupe j'imagine, mais elle ne dit rien. Elle sait que ça va m'énerver et elle n'aime pas quand je crie. Je crois que ça lui fait peur. J'aimerais tellement, un jour, lui montrer qu'elle a eu raison de me faire confiance et qu'elle soit fière de moi.

En attendant, elle sera heureuse ce soir, alors je suis heureux aussi. Je pourrai lui acheter un chouette cadeau cette année pour Noël.

Du parfum peut-être. Je ne sais pas.

— B'soir m'man.

J'entre après avoir longuement essuyé mes pieds sur le paillason pour sécher mes baskets trempées, et j'accroche ma veste au portemanteau. La pluie dégouline un peu sur le sol mais tant pis, j'ai la flemme d'aller jusqu'à la salle de bain l'accrocher dans la douche.

Je ne la vois pas, mais je sais qu'elle est là, dans la cuisine. J'entends la télé qui couvre les bruits des casseroles et je dois parler fort pour qu'elle m'entende par-dessus ce vacarme.

— Tu es encore en train de regarder cette émission débile ? Mets plutôt la deux, c'est bientôt l'heure du Quizz.

— Alors ?! J'ai essayé de te joindre tout l'après-midi pour savoir comment ça c'était passé !

Elle s'est retournée, et elle essuie ses mains sur le torchon qu'elle a noué autour de sa taille, en me regardant avec une sorte d'avidité qui m'amuse et m'incite à faire durer encore un peu le plaisir. Je prends un air dégagé, l'air de celui qui était tellement sûr de son coup qu'il n'a pas l'impression d'annoncer une grande nouvelle. Je fais ça très bien, même si j'ai peu d'occasions.

— Je commence mardi.

Elle ne répond rien, mais son visage s'illumine. Elle a dû se faire un sang d'encre tout l'après-midi, à essayer de m'appeler en vain - j'ai vu les messages qu'elle m'a laissés -, imaginer toutes les raisons pour lesquelles ça

n'avait pas marché, me trouver mille excuses, et même, la connaissant, s'être déjà convaincue que c'était mieux ainsi. Ce boulot n'était pas fait pour moi de toute façon, je mérite tellement mieux.

Je m'en veux. Elle aurait été tellement contente d'annoncer la nouvelle à toutes ses collègues. Aux clients aussi, pourquoi pas ? Au lieu de ça, ils ont dû penser, tous, que si elle n'avait pas de nouvelles, c'est qu'elles n'étaient pas bonnes – une question d'habitude –, et la plaindre dans son dos sans oser lui demander encore une fois si j'avais appelé. Elle, fière, avait dû faire comme si de rien n'était et ravalé sa honte.

Je suis vraiment con, parfois.

Elle me sourit. Un sourire lumineux comme elle seule en a le secret. Il me fait instantanément oublier ma culpabilité - ça aussi, je le fais très bien -, et il me faut moins de deux secondes pour me convaincre que finalement, c'est mieux ainsi. Elle pourra savourer à l'avance ce moment, s'en délecter en imaginant mille manières de le dire, choisir ses mots, ses phrases, l'instant exact où elle l'annoncera.

Comme moi, elle prendra un air dégagé, comme si elle n'avait pas douté un seul instant de ma réussite, et ses collègues feront toutes comme si elles n'avaient jamais douté non plus. Elles seront contentes pour elle, même si certaines seront un peu jalouses, car le leur, de fils, elles ne savent pas trop ce qu'il va devenir. Le soir, en rentrant, elles raconteront à tout le monde à la maison - au père, au fils et à tous ceux qui seront là -, que le fils de Martine a trouvé un boulot aux entrepôts. Il faut peut-être se renseigner, ce serait quand même bien, plutôt que de traîner toute la journée on ne sait trop où, ni même avec qui.

Elle est jolie comme ça, maman. Elle paraît plus jeune. Et même si les rides autour de ses yeux sont de plus en plus nombreuses et les cernes plus profonds, j'ai presque l'impression de la voir comme lorsqu'elle était jeune, quand elle a rencontré mon père. Elle devait avoir ce sourire ce jour-là, j'en suis sûr, et je comprends qu'il soit tombé amoureux d'elle. J'aurais fait pareil à sa place.

Elle contourne la table pour venir me prendre dans ses bras, elle me serre fort. Je sens l'odeur de son parfum dans ses cheveux, la transpiration aussi parce qu'elle vient de rentrer du travail, et par-dessus, les odeurs de cuisine. Ça sent rudement bon tout ça. Elle me serre dans ses bras sans dire un mot, et je trouve que c'est un peu exagéré pour le petit boulot que je viens de décrocher. Mais je profite quand même de l'instant de bonheur qu'elle est en train de s'offrir et je reste un moment comme ça, blotti dans ses bras, avant de la repousser gentiment. Il y a des larmes dans ses yeux, et je sens dans mon ventre une bouffée d'amour intense pour elle.

— Je suis tellement contente ! Ton père aussi serait fier de toi.

Elle me regarde comme si elle me découvrait pour la première fois, comme si j'avais grandi depuis le matin, presque un homme maintenant.

— Tu commences à quelle heure ? Et tes horaires, c'est quoi ? Il y a quelque chose pour manger là-bas ou bien je te préparerai une gamelle, tu me diras. Comment tu vas y aller ? En bus ? C'est...

— Hé... Stop ! Si tu ne me laisses pas répondre, on ne va pas avancer ! Je commence à six heures et je termine à treize, du mardi au samedi. Donc, je mangerai

ici en rentrant, ne t'inquiète pas. Je pense que j'irai en bus. Le 124 est direct. Comment veux-tu que je fasse autrement ?

— Du mardi au samedi ? C'est dommage. Ils ne fonctionnent pas le lundi ? Je croyais, pourtant...

— Oui, ils "fonctionnent", comme tu dis. Ils m'ont donné le choix en fait, mais j'ai préféré prendre ces horaires-là. Tous les après-midi sont libres, et puis ça ne me gêne pas le samedi. De toute façon, tu travailles ce jour-là, qu'est-ce que ça peut te faire ?!

— Je disais ça surtout pour le trajet. Le bus, à ces heures-là, tu risques de l'attendre. Surtout le samedi. Tu pourrais y aller en vélo... Tu devrais demander au voisin, dessous. Tu sais, Frédo ? Je crois qu'il en a un, et comme je ne le vois jamais s'en servir, il pourrait peut-être te le prêter. Il ne faudrait pas que tu arrives en retard si tu veux garder ta place.

Elle emploie souvent des mots comme ça, maman, des mots d'un autre temps. Pour elle, on ne trouve pas un travail mais on trouve "une place". Comme un paquet. Chacun doit trouver sa "place". Et y rester, bien sûr.

— Ok, je verrai ça. Mais ne t'inquiète pas, je t'assure. Je gère. Bon, on mange quoi ce soir ? Ça sent rudement bon !

Je m'assois à la table, dans notre petite cuisine, pendant que maman s'affaire au-dessus des casseroles. Elle ne me répond pas, elle n'a pas entendu je crois, et ce n'est pas très grave car j'aime tout ce qu'elle prépare. Elle dit que c'est sa mère qui lui a appris à cuisiner ainsi, et que c'est comme ça qu'elle a séduit mon père. Mais je sais qu'elle plaisante. Elle dit aussi que c'est important pour une fille de savoir cuisiner et qu'elle espère que la

filles que je lui ramènerai un jour aura, elle aussi, appris la cuisine, car c'est ce qui fait la moitié du succès dans un couple. Là, je crois bien qu'elle ne plaisante pas.

Elle est tellement contente ce soir, qu'elle n'arrête pas de parler, de poser des questions dont elle n'attend pas les réponses car elle les fait pour moi. Je suis toujours d'accord de toute façon. J'imagine qu'elle doit se faire une joie à l'idée de raconter à tout le monde, les commerçants, les collègues, les voisins, le travail que va faire son fils. Elle enjolivera certainement l'histoire, gonflant mes responsabilités et inventant des perspectives de carrière mirifiques auxquelles elle croira peut-être, qui sait ? Elle en fera un peu trop d'ailleurs. Comme toujours. Surtout devant celles dont le fils n'a encore rien trouvé. Elle ne s'en rendra pas compte car elle n'est pas méchante, maman. Mais elles le lui feront payer plus tard, les occasions ne manquent pas. Une petite remarque sur son poids en passant, sa mine fatiguée, ou pire, elles laisseront en plan les colis à ranger dans la réserve, juste avant de partir. Elle sera bien obligée de rester pour terminer. Le prix à payer, sans doute.

Pendant qu'elle termine de préparer le repas, mon attention se fixe sur l'écran de la petite télé posée sur le frigo. La voix de maman s'éloigne jusqu'à ne devenir qu'un simple fond sonore. Agréable. Comme le bruit des voitures l'été, par les fenêtres ouvertes. Le bruit de l'autoroute berce alors nos soirées et nos nuits.

— Vous venez d'où, Maurice ?

Je te jure, il y en a qui ont de sacrés prénoms ! Celui-là n'a pas l'air très vieux pourtant pour s'appeler comme ça, mais je trouve qu'il a quand même une tête à

s'appeler Maurice. On l'imagine bien, accoudé au comptoir du bistrot des sports au bout de la rue. Oui, je sais, un cliché... mon petit défaut. N'empêche, si vous le voyiez !

— Alors Maurice, êtes-vous prêt à jouer le tout pour le tout ?! Si vous continuez, vous pourrez gagner dix mille euros en répondant à une seule question. Mais attention Maurice, si vous ne répondez pas correctement, vous perdez tout ! Alors, que décidez-vous, Maurice, nous sommes tous suspendus à votre décision....

C'est vrai qu'ils ont tous l'air suspendus à sa décision. On sent dans le public la tension de l'attente. Les yeux brillent et les bouches restent entrouvertes sur un cri silencieux que certains cachent derrière leurs mains jointes, en prière inconsciente. D'autres lui crient de continuer, ou l'encouragent simplement de la main, tandis que, déjà, quelques-uns anticipent l'abandon d'un geste de dégoût. Je m'aperçois que je suis resté la bouche ouverte, moi aussi.

Le type à l'écran a l'air de réfléchir de manière intense et la musique qui accompagne sa réflexion est à la hauteur de l'enjeu, assourdissante. Des rangs d'hommes et de femmes hystériques derrière lui - mais qui sont tous ces gens ? - l'enjoignent maintenant de continuer en tapant dans leurs mains. Des flots de lumière illuminent le plateau dans un grand dégoulinement de néons orange, tandis que la caméra tourbillonne pour s'immobiliser sur Maurice, en un cruel gros plan.

Soudain, la musique s'arrête. Les cris, aussi. Ne reste qu'un roulement de tambour, comme on entend au cirque juste avant que le trapéziste ne se jette dans le vide sous les regards avides de la foule silencieuse. Je ne

peux détourner mes yeux de l'écran, hypnotisé. Pourtant, qu'est-ce que ça peut me faire que Maurice gagne ou pas ? Rien. Je le sais au fond, mais je ne peux néanmoins m'empêcher de regarder et attendre, moi aussi, sa décision, le cœur battant.

— On se retrouve dans quelques instants avec Maurice pour connaître sa décision. En attendant, chers amis téléspectateurs, je vous propose de suivre une petite page de publicité. A tout de suite !

— C'est vraiment con, cette émission. On ne pourrait pas mettre autre chose ?

— Moi j'aime bien. Et puis on apprend des choses. De toute façon, à cette heure-là, il n'y a rien d'autre. Tiens, sors les assiettes.

Elle a fait des lasagnes. Elle sait que c'est mon plat préféré et elle est rentrée plus tôt pour les préparer en espérant qu'on aurait quelque chose à fêter ce soir, et c'est le cas. Elle s'assoit en posant le plat fumant sur la table et je nous sers à chacun un petit verre de vin pour l'occasion.

— Tu vas t'habiller comment pour y aller ? Il faudrait te trouver quelque chose de bien.

— Maman, arrête... C'est juste un boulot de préparateur de commandes.

Je pourrais dire manutentionnaire, bien sûr. Mais ça ne me coûte pas grand-chose de lui faire plaisir, et après tout, c'est ce qui sera marqué sur le contrat. Je l'imagine déjà se délecter en prononçant ces quelques mots, gonfler ses joues et faire rouler les syllabes dans sa bouche pour lancer fièrement la nouvelle, son fils est préparateur de commandes...

— Je vais y aller comme je suis tous les jours.

— Ah non, pas question ! En tout cas, tu n'iras pas en survêtement, ça fait mauvais genre. Je ne veux pas qu'ils pensent que tu es un petit dealer de quartier.

— Arrête avec tes clichés ! J'irai en jean. Tu es contente ?

— Oui.

Elle est un peu vexée aussi, et elle attrape le plat pour nous servir, l'air contrit. Je sais qu'elle ne tiendra pas longtemps dans le rôle de la mère attendant le repentir du fils, alors je ne dis rien. J'attends.

— Je suis tellement contente ! Je savais que tu trouverais. Tu verras, avec un travail, si tu es sérieux, tu pourras avoir un meilleur poste et t'acheter une voiture ensuite, avoir un appartement à toi et rencontrer une fille sérieuse.

— Décidément, tu me fais la soirée des clichés, là ! Pour ce que ça te rapporte à toi d'être sérieuse au boulot ! Ça fait dix ans que tu travailles dans le même magasin, et tu es toujours en train de mettre des trucs dans les rayons.

— C'est faux ! Parfois, je sers les clients au fromage ou à la charcuterie. Les nouveaux ne le font pas.

— Et t'es pas payée plus pour ça, alors qu'il faut que tu supportes tous ces cons qui ne savent jamais ce qu'ils veulent et qui te regardent à peine quand ils demandent quelque chose... Et encore, pour les plus polis ! En fait, tu te fais juste exploiter plus que les nouveaux.

Elle fait mine de ne pas avoir entendu - elle ne veut pas entendre -, et elle se plonge dans la contemplation de l'écran.

— Alors Maurice, quelle est votre décision ? Nous vous écoutons !